

MAXIME FRANTINI

Comment j'ai piraté Sunny Pictures

Une nouvelle d'Ylian Estevez

Inédit – janvier 2015

Copyright Maxime Frantini - 2015

Préface

Mes fans l'attendaient depuis longtemps. J'ai eu de nombreux témoignages de sympathie et des demandes appelant de leurs vœux le retour du hacker.

Mais certains d'entre vous le savent, la vie est difficile et la mienne ne fait pas exception à la règle. Aussi fantasque et original soit-il, Ylian ne peut pas nourrir son auteur, et il me faut donc chercher d'autres manières de subvenir à mes besoins.

Voilà pourquoi il n'y a pas eu, pour le moment, de suite à ses aventures, même si l'actualité riche le mériterait.

Il y a pourtant une actualité. J'ai trouvé un peu de temps pour écrire un projet de série que je vais soumettre à Canal Plus. Je doute que les aventures et le ton subversif d'Ylian convienne à la télévision française, mais c'est plus le principe qui compte. Le document raconte la genèse du personnage, les éléments clés, et le synopsis d'une dizaine d'épisodes. Si je n'ai pas de réponse, je l'enverrai à d'autres maisons.

Mais au fond, je n'en espère pas beaucoup. Depuis 2011 et le début de l'aventure, même si les scandales autour du piratage font les titres des journaux, il n'y a toujours pas d'éditeur qui se soit manifesté pour donner à Ylian son envol. Certes, nombre d'entre vous me diront qu'exister en dehors du système, c'est finalement mieux, cela garanti la liberté de ton et de contenu. Mais cela restreint aussi très largement la portée du propos, alors que d'autres grosses maisons vont abattre sur l'opinion une vision différente d'un univers méconnu et donc sujet aux manipulations de masse.

Malgré tout, je n'oublie pas mes fans, et je n'oublie pas d'écrire. J'en profite d'ailleurs pour demander à ceux d'entre vous qui aiment la fantasy et qui auraient un peu de temps pour de la relecture de se faire connaître. J'ai terminé le tome 1 d'une saga pour laquelle j'aimerais avoir le retour d'amateurs éclairés. Par ailleurs, je travaille également sur un roman d'anticipation, assez différent de l'univers du hacker, mais dont la portée philosophique n'est au final pas si éloignée.

Donc, vous voyez, l'encrier n'est pas vide.

En attendant, en ce début d'année 2015, je vous offre ce nouvel opus des aventures d'Ylian. Il est gratuit, et je compte sur vous tous pour le diffuser le plus largement possible. J'espère qu'il vous plaira.

Je vous remercie tous de votre fidélité, et vous présente mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année.

Maxime Frantini

Comment j'ai piraté Sunny Pictures

Tout avait commencé par une journée pourrie. Une pluie glaciale martelait les vitres et la pièce était froide. Martine était partie depuis une heure déjà et je n'avais pas encore trouvé l'argument dans ma négociation intérieure pour m'extirper de mon lit.

Puis, l'inspiration vint. Le livreur allait arriver, j'avais reçu un avis précisant un passage avant 11h. J'attendais un nouveau disque dur, les miens regorgeaient de données et il me fallait de la place.

Après une douche rapide, j'ai allumé mon ordinateur principal et j'ai préparé un petit déjeuner. Du moins, j'ai essayé, car le pot à café était ouvert et Martine avait déposé à ses pieds un Post-It décoré d'un petit cœur et intitulé comme suit : « Oups, plus de café, faut en racheter. Love U. »

Autant vous dire que sans ma dose de caféine, je suis d'une humeur massacrate. « C'est malin ! me dis-je. Impossible d'aller acheter ce foutu café puisque je dois attendre ce fichu livreur ! ».

Je me suis donc installé devant mon ordi et j'ai parcouru, comme chaque jour, mes mails et mes newsletters favorites. Rien de neuf sur l'actu du Web, tout allait bien, le monde continuait à ignorer tous les périls vers lesquels il nageait à grande allure, doucement bercé par le message mercantile des politiques, des médias et des marchands, faux mais rassurant.

Je n'avais pas envie de me lancer dans une activité nécessitant un effort cérébral. La journée commençait mal et invitait à l'apathie. J'ai donc allumé la télé et commencé à regarder le match que j'avais enregistré. Il faut dire que je dois reconnaître aux américains un truc que j'adore, le football. Pas celui du monde entier, celui qui se joue avec un ballon rond, non l'autre, celui qui se joue avec une balle ovale surgonflée et des mammoths bodybuildés qui s'envoient des caramels durant une heure de temps très contrôlé. J'adore ce sport, car derrière son apparence fruste, il est d'une grande intelligence et nécessite concentration, précision, organisation.

Au Foot US, la moindre erreur se paie cash. Rares sont les sports où les joueurs ont aussi peu le droit à l'erreur. Les tracés sont faits au millimètre et au dixième de seconde près, chaque joueur a son rôle, soit pour protéger, soit pour défendre, soit parce qu'il est impliqué dans l'offensive. A chaque fois que le Quarterback reçoit la balle, c'est Karpov contre Kasparov qui se rejoue, et à chaque fois, le suspense est total.

Mais Martine, qui est Française d'origine, a totalement manqué son intégration à la culture américaine. Elle déteste le foot US. C'est ainsi que plutôt que de regarder les Broncos défier les Bills, hier soir, nous avons partagé les états d'âme de Bridget Jones, lesquels, lorsqu'on les a déjà vus deux ou trois fois, manquent sérieusement d'imprévu.

Avachi sur mon canapé, je regardais donc le Replay du match lorsque mon attention fut attirée par l'annonce d'un film à sortir : « Hacker force ! » Selon la pub, ce film sur les hackers devait sortir un mois plus tard. Je me suis alors jeté sur Google et je l'ai torturé à grands coups de touches de clavier pour en savoir plus. Le scénario, dégoulinant de banalité, racontait les aventures d'un hacker repentini travaillant pour le FBI, et mettant fin à l'attaque du plus grand hacker du monde, donc par essence, l'avatar de moi.

Est-ce l'effet de la carence en caféine, mais mon sang n'a fait qu'un tour. Comment ? Il n'y a qu'une petite communauté de gens bien qui ont lu mes bouquins qui racontaient exactement l'inverse, mais là, une boîte de production nommée « Cartouche », inconnue au bataillon, et financée par les studios « Sunny Pictures », l'un des plus gros d'Hollywood, venait me la faire à l'envers.

Ça rime à quoi de prendre tous les hackers pour des collabos ? De faire croire au monde entier que les gentils, c'est le FBI ? Il y a longtemps que les mouches ont changé d'âne, les amis. La dictature du dollar contrôle tout, le pouvoir, les médias, la culture. Ce que vous avez devant vous, c'est de la propagande. Avec vos ordinateurs, vos tablettes, vos Smartphones, vos produits connectés, vous avez plus à craindre de l'avidité des Apple, Facebook, Google and Co que des hackers. Les hackers ne violent pas impunément et à chaque instant votre vie privée. Ils ne vous collent pas une étiquette « suspect » dès la naissance en stockant toute votre vie pour s'en servir au moment où ils en auront besoin. A quoi cela a-t-il servi de faire des révolutions, d'écrire des constitutions et des droits de l'homme si aujourd'hui, on acceptait qu'ils soient bafoués impunément sans réagir ? Avant le FBI, le dernier à avoir considéré que chaque citoyen était coupable jusqu'à preuve du contraire, c'était Robespierre. Ça calme, non ?

Bref, j'étais hors de moi ! C'est alors que j'ai pensé à mon livreur. Je me suis équipé d'un manteau et j'ai ouvert la porte. Il était presque midi, je n'avais pas vu le temps passer, et le gus non plus. Personne à l'horizon ! Par acquit de conscience, j'ai ouvert la boîte aux lettres, et j'ai découvert un petit papier expliquant qu'en mon absence, le livreur n'avait pu remettre le paquet, et qu'il m'était demandé de quitter ma chaumière avec ce temps de cauchemar pour me rendre à quinze bornes de là, au relais colis, chercher mon paquet.

Les envies de meurtre, ça submerge, croyez-moi, et il n'y a pas d'Effergan contre ça. Ce salaud avait eu la flemme de taper à la porte, et c'est à pas de loups qu'il avait glissé son papier dans la boîte, en manipulant le volet avec soin pour ne pas se faire prendre parce que je sais qu'il grince, ça fait six mois que Martine me demande d'y passer un peu de dégrissant.

En rage, je me suis équipé pour affronter les éléments et je suis allé chercher le café, le colis, et un moyen d'exulter ma rage.

Faute de petit déjeuner, mon estomac a commencé à chanter à tue-tête un air d'opéra sensé provoquer une réaction émotionnelle visant à le remplir. Et comme la nostalgie se marie bien

avec l'émotion, je me suis arrêté dans un Starbuck Café. Là, dans un lieu ressemblant à s'y méprendre au théâtre de mes exploits passés, j'ai laissé mon esprit vagabonder.

Je me suis dit qu'il était indispensable de voir ce film pour mieux le pourrir, même si je devais développer une armée de robots pour abreuver les sites de cinoche et les journaux du matin de messages pleins de bile. Et ce n'est pas leurs captchas qui allaient m'arrêter.

C'est vrai que l'inaction commençait à me peser. C'est vrai aussi que Fitz avait pas mal arrangé mes oignons, mais en échange, je devais me tenir tranquille. Le nom d'Ylian Estevez s'était raréfié sur le net, même sur Tor, et je n'avais pratiquement rien fait d'illégal depuis au moins un an. Ce n'est pas pour autant que l'oncle Sam aurait nettoyé mon ardoise, mais au moins pour un temps, je n'étais plus sa priorité.

Or ce satané film ne sortant que dans un mois, rester dans la légalité m'imposerait une dose de patience digne d'une torture à la mode Guantanamo.

En observant la pluie qui tombait sur le Québec et le décor du Starbuck, je me suis dit que j'aurais bien pris quelques vacances.

Bien sûr, il y avait la promesse faite à Martine et à Fitz. Mais même au régime, on peut s'accorder de temps à autre, un petit écart.

La tentation était grande, mes scrupules l'étaient tout autant, et lorsque le fond du gobelet de café fut sec, j'ai remis mon manteau et je suis sorti sur un match nul.

– Mon oncle et ma tante vont venir passer quelques jours à la maison, me dit Martine le soir au repas, l'air un peu confus.

– Tiens ! Ça s'est décidé comme ça ?

– Oui ! Tu sais comment est mon oncle Charles. C'est lui qui décide. Il ne m'a pas franchement demandé mon avis.

– Le mien non plus ! répondis-je. Il semble ignorer que j'habite ici.

– Je sais ! acquiesça Martine en baissant les yeux. Il ne t'aime pas beaucoup. Il se persuade que tu n'es que de passage dans ma vie, et que j'héberge un pique-assiette. Il ne comprend pas que tu puisses rester à la maison pendant que je travaille.

– Parce qu'il est trop attardé pour comprendre qu'on puisse travailler de la maison. Je suis certain que ça le démange de venir fouiner dans mes affaires. Qu'est-ce que tu proposes ?

– On va mettre un petit lit dans le bureau et je dormirai avec mon fils. Et tu vas essayer de rester sage pendant une semaine.

- Une semaine ? Il veut acquérir la nationalité ou quoi ? Et il arrive quand ?
- Après le Nouvel an. Il veut faire du ski !
- Bah ! repris-je avec une aigreur manifeste, avec le temps qu’il fait, il va avoir du mal. Les stations les plus proches manquent sérieusement de neige !
- Ça va venir, c’est la saison. Ici, elle ne se fait jamais attendre trop longtemps.
- Tu sais, Martine, je ne suis pas très sociable et très diplomate. Quand nous sommes allés à Paris, l’été dernier, je ne l’ai vu que trois fois et j’ai voulu l’égorger. Là, sept jours sur les pattes, ça va finir au funérarium. Il est tout ce que j’exècre.

Martine baissa les yeux.

- Qu’est-ce que tu proposes, toi ? demanda-t-elle.
- Que tu l’envoies paître ! dis-je très naturellement.
- Ylian ! Il est notre seule famille, à Chris et à moi. À la mort de mes parents, il s’est occupé de moi, et veille sur nous. Et puis tu sais qu’il est malade, c’est peut-être la dernière fois que je le vois.
- Je sais ! répondis-je, apaisant, en lui prenant la main, tentant de refouler la pensée réjouissante du trépas de cet être abject, lobbyiste d’une grande compagnie de BTP auprès de la commission européenne et du gouvernement français. Ce type, frère du géniteur de la femme que j’aime, se vantait de tous ses exploits ignobles, le dernier en date étant une brillante campagne d’adhésion auprès de notables de Kiev qui a peu à peu conduit les Ukrainiens à adorer une Europe qui se fiche d’eux et provoquer, par effet de conséquence, une guerre civile dans leur pays, exploit que même la chute du communisme en Russie n’avait pu réussir.
- Alors tu me promets d’être sage ?
- Non ! dis-je en remerciant le ciel d’une telle illumination. Je vais aller prendre quelques vacances. Il y a le CES qui commence à cette période, et j’ai envie de faire un tour en Californie. J’en profiterai pour aller voir un match de Football.
- Je vois ! fit-elle pincée. Ta vie de célibataire te manque ? Les putes de Las Vegas, peut-être ?

Je l’observai avec un grand sourire, celui qui a raison de ses pires colères, car le rire est un réflexe, et cet air-là le provoque inévitablement chez elle.

Si vous vous êtes demandé un jour pourquoi le rire est communicatif, sachez que c’est pour cette raison. Le rire est un phénomène qui n’est pas contrôlé par notre volonté, il nous rend

joyeux, c'est factuel. Quand vous voulez éviter ou terminer une dispute avec votre chérie, faites-la rire, c'est absolument imparable.

Quand Martine tenta d'esquiver un sourire, je commençai à la rassurer.

– Il y a plusieurs choses que je veux faire : primo, aller au Consumer Electronic Show. Je ne suis plus un hacker, je suis toujours un Geek. Ensuite, je vais rendre visite à Fitz et à Laureen, à Los Angeles. Enfin, je vais aller visiter Universal Studios, ça non plus je ne l'ai jamais fait. Et puis enfin, il y a un match de play-offs à San Diego, je vais donc aller voir ce spectacle que j'adore, mais que tu n'aimes pas vraiment. Tu vois, j'aurais beaucoup à faire pendant que tonton ira patauger dans la neige. Et je ne veux me vautrer entre d'autres cuisses que les tiennes.

– J'aurais aimé faire ce voyage avec toi, Ylian, répondit-elle tristement.

– Tu n'as même pas eu droit à trois jours de congé à Noël ! Tu sais que ce n'est pas possible.

– J'aurais bien aimé quand même, insista-t-elle en se levant pour débarrasser le couvert.

Je l'attrapai au vol. Un bisou aux paupiettes de veau, ça désamorce toutes les crises.

Après avoir hésité entre descendre en voiture ou en louer une sur place, j'ai finalement opté pour la seconde option, fortifié par le bulletin météo qui annonçait des vagues neigeuses sur le Nord des USA. Conduire sur la neige, c'est un truc d'Inuit, pas mon trip. J'ai donc troqué chaînes et glissades contre une place dans un Boeing, direction Los Angeles. Certes j'ai dû limiter le matos que je trimbalais avec moi, mais je gagnais en confort, élément essentiel selon moi pour des vacances réussies.

J'y fus accueilli par une douce chaleur et ce ciel bleu pur propre à la Californie. Je me suis toujours demandé comment un pays si pollué, dont la concentration de véhicules en tous genres devait faire exploser l'indice carbone, pouvait avoir un ciel aussi beau.

À peine récupéré mon carrosse, j'ai foncé sur l'impressionnante freeway reliant L.A à San Diego. De toutes les routes qu'il m'a été donné de fréquenter, aucune ne m'a procuré cette sensation de gigantisme. Conduire à nouveau sous le soleil, la chaleur dans la nuque et le vent dans les yeux m'enivrait. Je repensais à cette belle chanson qui parlait de liberté trahie pour une prison d'amour et sa belle geôlière, pour quelques jours, j'avais un droit de sortie et je comptais en profiter.

Une fois arrivé, après avoir posé mes bagages, j'ai rejoint le Qualcomm Stadium, home of the San Diego Chargers. Dans cette belle enceinte sponsorisée par un grand nom de la High Tech, j'allais pouvoir assister au premier match de Play Offs du championnat. L'ambiance électrique était délicieuse, je savais que j'allais passer un moment magnifique. J'étais en

vacances. Je n'aime pas la foule, mais dans un stade, ici, pas une belle journée, voir tous ces gens, heureux, participer à cette grande fête, me réconciliait un peu avec l'espèce humaine.

Après le match, intense, mais un peu gâché au niveau de l'ambiance par l'archi domination de l'équipe visiteuse, Je suis rentré pour profiter d'une bonne nuit de sommeil. Le lendemain, je prenais la route pour le Nevada.

Je suis parti de bon matin pour arriver assez tôt et me mettre dans l'ambiance du Consumer Electronic Show.

C'est sans doute ce qui se fait de mieux au monde en matière d'exposition sur l'entertainment digital. C'est là que les annonces sont faites, que les nouveautés sont présentées, que l'on peut rencontrer les héros de tout ce monde un peu parallèle. Là, j'ai vu le beau côté de l'industrie numérique. Le jeu, l'innovation, l'informatique mis à la disposition de ce qu'il y a de plus beau chez l'homme, ses rêves, ses émotions, son imagination.

Les stands colorés redoublaient d'efforts pour en mettre plein la vue. Les constructeurs de machines, de consoles ou de logiciels proposaient des concours et des démonstrations.

Les studios développeurs de jeux déguisaient les hôtes. J'ai eu ainsi la charmante vision d'une hackeuse censée représenter l'archétype du pirate selon un célèbre jeu très réussi, mais dont je tairais le nom car je n'ai pas reçu mon chèque d'un million de dollars. Elle était fort belle, et j'étais certain qu'elle allait susciter des vocations.

Cela dit, le hacker ne se promène en sweet à capuche avec casquette et lunettes noires que lorsqu'il est en service. En l'occurrence, ce jour-là, il portait une chemise à fleurs, passait de stand en stand comme un bambin, s'inscrivait dans des compétitions, assistait à des matchs E-Sports de Counter Strike, de Football ou Mario Kart.

En passant devant le stand d'un célèbre producteur de jeux de voitures, j'ai pu admirer une belle Viper noire. Des souvenirs agréables ont parcouru mon échine, et je me serais bien vu, au volant de cette fougueuse bestiole, lancé sur les routes du Nevada.

Je suis resté baigner dans ce paradis pour grands enfants jusqu'au mercredi, puis j'ai repris la route de Los Angeles, aujourd'hui bien loin de la poussière pionnière chère à John Fante.

Le temps m'était compté. J'avais déjà commencé mon approche, mais il allait falloir agir vite.

Il y a plusieurs façons de se livrer à cette activité que l'on appelle le hacking. Mais on peut les regrouper en deux familles, essentiellement.

La première famille est celle des opportunistes. On peut comparer le Net à un objet solide, par exemple une orange. D'apparence, il est objet, identifié, solide, une entité indépendante, avec sa forme, sa texture, sa couleur. Mais la physique nous apprend qu'il est en réalité composé d'atomes et que ce que nous voyons comme cet objet est en fait la juxtaposition de millions

d'entités plus petites reliées entre-elles. Pour celui qui a la possibilité d'observer ces atomes, l'objet n'apparaît plus sous sa forme primaire.

Le hacker a cette possibilité. Il peut aussi scruter chacun de ces atomes dans le détail.

Là où la métaphore s'arrête, c'est que derrière chaque atome du net, qu'il soit serveur ou appareil connecté, il y a un être humain. Ce que les lois de la physique établissent comme un tout cohérent et parfait, l'homme ne peut le garantir. Alors, en fouillant dans cet enchevêtrement de machines, on tombe sur des ordinateurs non sécurisés, offrant aux yeux de qui sait voir un passage vers son âme. La machine ressemble, comme l'aurait dit Baudelaire, à une pauvre impure que déesse incompetence aurait, par un soir d'hiver, contraint à relever ses jupons en plein air. Le hacker opportuniste saute alors sur sa proie et la dépouille.

La seconde famille, plus complexe, est celle des stratèges. Là, la façon de faire est différente. Le hacker a une mission, sa victime n'est pas, à priori, offerte, et c'est à lui de l'amener à lui offrir sa vertu.

C'est dans cette famille que l'on retrouve l'élite, les meilleurs, non seulement sur le plan technique, mais aussi stratégique, la principale habileté du hacker n'étant pas le savoir, mais l'intelligence, la capacité à résoudre un problème en trouvant la solution la plus appropriée.

C'est ce que le jargon appelle l'intelligence sociale. C'est un subtil mélange d'espionnage, de technique, d'astuce et de culot.

Comme je m'étais mis en tête de voir ce film, il me fallait donc pirater Sunny Pictures, et ces gens-là ne m'attendraient pas avec les portes ouvertes.

Cette famille de hacker se différencie de l'autre par le fait qu'elle organise son opération, comme un commando, comme on organiserait un casse ou une opération pour sauver des otages.

Le point de départ de mes plans est toujours le même : définir clairement l'objectif, en l'occurrence le serveur sur lequel se trouvait la copie numérique du film « Hackers Force ! » destiné à la promotion. Ce type fichiers est en général bien gardé pour éviter qu'il fuite trop tôt, mais il est prêt bien à l'avance. A un mois de la sortie du long métrage, j'étais presque certain qu'il se trouvait quelque part dans le système d'information de Sunny Pictures.

Après avoir déterminé l'objectif, il fallait imaginer une stratégie d'entrée.

Beaucoup de gens considèrent que le site Web d'une compagnie est un point d'entrée majeur. En réalité, ce n'est que rarement le cas. Le site est à l'extérieur, qu'il soit géré au sein de l'entreprise ou hébergé ailleurs, il est ouvert par essence à tous les visiteurs et donc placé en dehors du système d'information interne de l'entreprise.

Pour identifier la cible, il est donc préférable de suivre un autre indicateur, le serveur de messagerie.

Lui est obligé, d'une façon ou d'une autre, d'entrer ou de sortir de chez Sunny Pictures, il peut donc m'indiquer de façon assez claire l'adresse de l'atome que je cherche au sein de ma grosse orange, le Net.

Ensuite, un peu d'outillage assez commun permet d'aller challenger un peu le point d'accès à ce fruit bien juteux, la grosse porte avec les grosses serrures, le firewall. Il faut juste quelques instants pour savoir ce qui peut passer, et ce qui ne peut pas.

Comme j'étais en mission privée, pas question cette fois-ci, de monopoliser une armée d'internautes et les Anonymous. Il fallait être subtil.

Pour les néophytes, je précise ce qu'est un port. Sur le net, chaque communication se fait entre un client (ordinateur, console, Smartphone, tout appareil dit connecté et un serveur). Pour que cette communication fonctionne, il faut s'adresser au bon serveur, qui est identifié par une adresse. Bien que le plus souvent se soient des noms qui traduisent ces adresses en quelque chose de lisible, comme google.fr ou facebook.com, en réalité, l'adresse est composée d'un IP, et d'un port.

L'IP, c'est comme l'adresse de l'immeuble. Le port, c'est le numéro de l'appartement dans l'immeuble. Il est possible, de l'extérieur, d'interroger une adresse pour connaître les ports actifs, c'est-à-dire les appartements accessibles. Seuls ces couples adresse/port peuvent être disponibles de l'extérieur.

Une fois tous les ports identifiés, quelques tests rapides permettent de savoir dans quel environnement allons-nous nous trouver. Sans grande surprise, j'ai découvert un accès à un Terminal Server. J'avais trouvé ma serrure, car pour être refusé par ce monument de l'insécurité, il faut encore qu'il soit actif, c'est implacable.

Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas cet outil, j'explique en termes clairs. Terminal Server, TSE pour les intimes, est un logiciel qui s'installe dans un environnement Windows et qui permet à des ordinateurs clients d'accéder à un serveur comme s'il était sa propre machine. Il y accédera ainsi à ses applications et à ses données.

L'avantage de ce type d'architecture est que les clients se connectent tous à un point central, le serveur. Les applications, les données, les mails, les contacts, tout ceci se trouve donc sur le serveur et non plus éparpillé sur les machines des utilisateurs.

Pour le service informatique, ce type d'outil a permis de régler des problèmes qui, à l'échelle d'une grande société, étaient d'une complexité extrême. Avec des milliers d'employés, éparpillés, il fallait gérer un parc invraisemblable de logiciels à installer, à maintenir, à mettre à jour. Il y avait des incompatibilités, des problèmes de versions, d'imprimante, bref, une armée mexicaine ne suffisait pas à maintenir ce parc en état.

Et puis il y avait les sauvegardes. Un ordinateur qui plantait, et c'était une partie de la mémoire de l'entreprise qui mourrait. Avait-on fait une sauvegarde de ce poste ? Qui ? Quand ?

Et puis il restait un point, et non des moindres : lorsqu'un employé partait, il lui fallait à peine quelques minutes pour récupérer incognito ses fichiers et ses contacts, sans que nul ne le sache.

TSE, et ses voisins comme Citrix, ont changé la donne. Aujourd'hui, la plupart des grandes entreprises utilisent des licences de ce type de produit et stockent tout sur les serveurs. Un employé arrive ? Son accès est ouvert en quelques minutes. Il s'en va ? Son accès est bloqué instantanément.

Fonctionnellement, l'architecture Terminal Server a considérablement simplifié le travail du service informatique. Mais aussi celui des hackers.

Car dans une telle logique, le serveur est le point névralgique, comme la centrale d'énergie de l'étoile de la mort, si vous y accédez, vous avez tout gagné.

Le fait qu'il existe un accès TSE à Sunny Pictures était donc une bonne nouvelle : cela signifiait qu'il y avait une telle architecture en place dans cette maison, et qu'elle était ouverte à l'extérieur. Certes, il fallait avoir un sésame, on n'y entrait pas comme dans un moulin, mais là était l'étape suivante de mon parcours.

Et c'était celle-là qui nécessitait que je me rende à Los Angeles. Car lorsque les médias vous parlent de hackers, vous pensez tous technique, brillants petits génies et vilains petits canards. Mais vous oubliez que derrière ces claviers, il y a des hommes.

Sunny Pictures autorisait certaines personnes à accéder de l'extérieur à son précieux serveur. Mais ils avaient une sécurité bien faite, VPN, clés asymétriques, bref tout ce qu'il faut pour éviter qu'un homme vienne se mettre au milieu. J'aurais donc les plus grandes difficultés à m'intercaler entre les serveurs cibles et ceux qui y avaient accès. Il me fallait savoir qui étaient ces heureux élus, et me glisser dans leur peau. Car même le plus sécurisé des systèmes laissera toujours passer ceux qui ont le droit de passer.

Et j'avais ma petite idée là-dessus. Les réseaux sociaux professionnels sont très pratiques. Il y a encore dix ans, connaître les principales têtes de la direction informatique de Sunny Picture aurait été laborieux. Aujourd'hui, ils s'affichent sur des sites internet, avec photo et CV à l'appui. Si Dieu existait, je le soupçonne d'être hacker à ses heures, ce n'est pas possible qu'il soit aussi généreux avec nous.

J'avais identifié quatre techniciens susceptibles d'être les titulaires de ces accès à distance. Pour d'évidentes raisons de sécurité, seules quelques rares personnes disposent de tels accès, quelques cadres ayant fait le forcing pour obtenir les précieux accès car ils veulent accéder à leurs fichiers de leurs domiciles ou en déplacement, et des administrateurs, capables d'agir à distance en cas de problème grave.

C'est particulièrement cette catégorie qui m'intéressait, car pirater l'accès à un utilisateur quelconque ne m'intéressait pas, je voulais disposer des droits d'administrateurs sur le serveur. En fouinant un peu, j'avais donc réduit ma sélection à deux noms, une fille, administratrice de bases de données, et un gars, administrateur réseau, ayant ma préférence.

Les deux autres avaient été écartés, car la probabilité d'une utilisation fréquente de cet accès était plus faible. Le premier, un jeune administrateur habitait juste à côté du siège, sur Jasmine Avenue, le second n'était arrivé que très récemment. Il y avait fort à parier que le Directeur des Systèmes d'Information de cette grande maison n'aurait pas ainsi confié les clés du coffre à un novice.

Il restait donc à étudier mes deux cibles, et à aviser.

La fille s'appelait Jane Chang. Elle avait en charge les bases de données de la maison, lesquelles valaient leur pesant d'or. Sur LinkedIn, elle n'avait pas mis sa photo, ce qui compliquerait un peu la tâche.

L'homme, lui, s'appelait William Christensen. Il avait une trentaine d'années, était blond, un peu joufflu, portait des lunettes. Au risque d'apparaître d'une accablante banalité, il avait le physique de l'emploi. Si on m'avait demandé son métier en le croisant dans une fête foraine, j'aurais dit « informaticien », à coup sûr.

Sur l'annuaire du téléphone, il y avait plusieurs William Christensen, ce qui ne m'arrangeait pas. Il fallait donc que je piste mon gaillard.

En résumé, à mon arrivée à Los Angeles, je savais que je devais identifier Jane Chang, repérer William Christensen et trouver un moyen de subtiliser leur accès TSE.

Je me suis donc dirigé vers Washington Boulevard, à Culver City, histoire de repérer un peu les lieux. J'avais acheté un téléphone portable jetable, payé cash, je suis des mieux placés pour savoir à quel point ces oiseaux-là sont bavards.

Une fois mon téléphone mis en numéro masqué, j'ai appelé le standard de Sunny Pictures et j'ai demandé à parler à Monsieur Christensen, de la part des assurances GEICO.

Après quelques négociations avec la standardiste, on me passa le technicien.

– Bonjour, dis-je Assurance GEICO, Service sinistre automobile . Êtes-vous bien monsieur William Christensen ?

– Absolument, répondit-il surpris. C'est à quel sujet ?

– Nous avons une réclamation de l'un de nos clients qui prétend que vous l'avez embouti avec votre véhicule. Quand pourriez-vous passer à nos bureaux pour remplir le constat ?

–Mais je n'ai eu aucun accident de voiture ! répondit-il interloqué. Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

– Pourtant, notre client est formel, il dit que vous lui avez donné votre nom et précisé travailler chez Sunny Pictures. Vous avez bien un véhicule ?

– Oui, absolument. Une Chrysler 200.

– Humm, c’est bien ça, pourtant. Pouvez-vous me confirmer votre numéro d’immatriculation ?

William Christensen hésita. Il commençait peut-être à trouver toute cette histoire un peu louche. Mais comme il ignorait tout de la finalité de l’opération, son raisonnement ne pouvait pas le conduire à refuser de me donner cette précieuse information, pour peu que j’augmente la pression.

– M. Christensen ! Vous n’êtes pas obligé de me donner ce numéro. Je peux dans ce cas passer le dossier au juridique et vous recevrez une convocation au poste de police pour délit de fuite.

– Non, non, répondit le technicien, c’est que je ne l’ai pas en tête. Je vais chercher les papiers de la voiture.

Quelques instants plus tard, j’avais à ma disposition le numéro du véhicule, et le modèle. Il y avait pas mal d’employés, chez Sunny Pictures, la description de l’auto n’aurait peut-être pas suffi. Quant à M. Christensen, il avait appris avec un immense soulagement que le numéro n’était pas le bon. En y réfléchissant, il aurait dû être très inquiet, car l’appel indiquait indubitablement que quelqu’un essayait de lui faire endosser la responsabilité d’un accident. Mais j’avais été apaisant, et c’est tout ce qui comptait, et cela me donnait quelques informations sur la personnalité de cet homme.

Restait alors à découvrir ses habitudes.

Le soir, j’ai fait la sortie des studios. Mon ami Christensen fut parmi les derniers à quitter le bureau. Je le suivis jusqu’à son joli petit pavillon. Il habitait apparemment seul. Je fis un petit tour dans le quartier pour tenter de repérer l’alimentation Internet de ma victime. Hélas, c’était un accès par le câble. Mes nœuds n’étaient plus au fait de l’actualité aux USA, et je n’avais pas de solution pour intercepter sa connexion. Certes, ce n’était pas impossible, mais il me fallait plus de temps que je n’en avais. C’est alors qu’une idée brillante m’illumina.

Satisfait de ma solution, je démarrais en direction du centre commercial le plus proche, où j’achetais un sécateur, un gros bouquet de fleurs, et quelques accessoires.

Le bouquet, c’était pour le plan B. Même si William me semblait une cible parfaite, je devais tout de même identifier Jane Chang. L’opération était prévue le lendemain. Mais avant d’aller m’installer dans mon hôtel Marriott situé à 3 kilomètres des studios, je devais faire un tour chez M. Christensen. Ayant repéré le passage du câble et son relais, je décidais de le suivre

jusqu'au pavillon. Là, près de la fenêtre latérale, le gros câble de fibre optique pénétrait dans le mur pour alimenter William en télévision et en internet, ce qui de nos jours, revient au même. Un regard à l'extérieur pour vérifier qu'aucun badaud n'avait l'œil sur moi, un coup de sécateur, et William Christensen fût coupé du monde.

Il faudrait au moins deux ou trois jours pour que les techniciens se déplacent, vu que le cas était isolé, les autres habitants du quartier recevant sans encombre leur flux d'abrutissement quotidien.

Alors, à ce moment de l'histoire, vous mes lecteurs adorés, êtes sans doute submergés de questions. Pourquoi diable ce fou d'Ylian prive ce pauvre monsieur Christensen de télévision ?

Dans notre activité comme dans d'autres, il est absolument nécessaire d'avoir le contrôle de la situation, un peu comme les prestidigitateurs qui vont influencer votre choix en vous laissant croire que vous seul y avez présidé. En l'occurrence, il fallait que je brouille les cartes, car le seul accès au cœur de Sunny Pictures était ce fichu Terminal Server, et que je ne pouvais pas y accéder de chez ce cher William. Or, pour protéger efficacement ce type de serveur, il faut identifier la machine qui y accède. Je parlais du principe que William était compétent, et qu'il avait donc limité son accès à la seule adresse IP de son domicile. Donc, je devais retirer le domicile de l'équation.

J'avais vérifié avec mon scanner Wifi, les points d'accès les plus proches émettaient un signal trop faible pour que William puisse les utiliser pour une application professionnelle assez gourmande. Sans internet à la maison, William se retrouverait comme moi, obligé de trouver des solutions palliatives. Et là, ce serait à moi de m'y adapter.

Je suis alors rentré à mon hôtel, où j'ai pu prendre un bon bain et appeler Martine pour l'assurer que j'étais bien sage.

Une bonne nuit de sommeil plus tard, j'étais prêt pour le grand cirque.

Les quelques accessoires que j'avais acquis la veille se résumaient ainsi : une paire de lunettes teintées, une casquette, et une perruque bouclée. Le kit de l'anonyme était nécessaire dès lors que j'allais entrer dans les bâtiments d'un célèbre studio de cinéma, étant entendu que les caméras y seraient forcément nombreuses.

L'objectif de la matinée était limpide : identifier Jane Chang. Je me suis donc présenté à l'accueil avec un gros bouquet de fleurs et j'ai demandé la jeune femme. La maison Sunny Pictures n'a pas poussé la générosité jusqu'à me laisser espionner son intérieur. Dommage. L'hôtesse a appelé mademoiselle Chang et quelques instants plus tard, une très jolie Eurasienne, dans les 25 ans, s'est présentée à l'accueil. Vêtue d'une jupe grise et d'un spencer bleu nuit, elle arborait un sourire éclatant qu'accompagna bien vite un écarquillement débridé

de ses jolis yeux bridés, à la vue du bouquet. J'avais mis le prix, certes, mais la damoiselle était expressive, cela faisait plaisir à voir.

– Il y a un mot ? demanda-t-elle.

– Oui, il est agrafé sur le papier.

– Merci, me dit-elle en me tendant un billet d'un dollar, que je pris en la remerciant, jouant mon rôle jusqu'au bout.

Inutile de vous dire que je suis du genre à aimer corser les situations et en l'occurrence, celle-ci m'amusait follement. Je ne savais pas si au final, je parviendrais à pirater cette grande maison, mais au moins, j'y aurais mis la pagaille, car le mot accompagnant les fleurs était signé William Christensen. Je l'avais privé de télé, je lui devais bien ça.

La matinée était déjà bien avancée, et je réfléchis à la suite de ma journée. Mon idée était que privé de son accès à la maison, William aurait le choix entre ne pas s'en servir et rester off line le temps que les techniciens viennent réparer son câble, ou trouver un point d'accès. Il me fallait donc le suivre à la sortie du bureau et ne pas le lâcher.

Cela me laissait le temps d'aller passer l'après-midi à m'amuser. Toutefois, comme je n'avais pas pris mon petit déjeuner, je me dis qu'il serait peut-être judicieux de manger ici avant d'aller faire un saut à Universal Studios, le parc d'attractions qui n'était pas très loin, mais toujours assez peuplé. Il y avait un restaurant McDonalds tout près, je décidais d'aller y prendre mes quartiers.

Je vous ai dit précédemment qu'il existait deux familles de hackers : les opportunistes, et les stratèges. Parfois, il arrive qu'elles se rejoignent.

J'étais sur le point de terminer mon repas. J'avoue être assez friand de cette malbouffe américaine prédigérée. Je tombe assez béatement dans le piège des goûts artificiels savamment orchestrés pour satisfaire une large gamme de palais. Et comme je n'avais guère eu, durant mon enfance, d'initiation à la gastronomie, je n'étais pas armé pour me défendre sur ce terrain. Et puis, dans cette enseigne Ô combien caractéristique, on a pensé au client. Ainsi, pour l'hyper connecté que je suis, disposer d'un accès WIFI gratuit et d'assez bonne facture est un paramètre qui compte au moment du choix de ma pause déjeuner.

Lorsque j'ai commencé à triturer du code Androïd, j'ai passé progressivement toutes mes applications sur mon téléphone portable. Il me permet aujourd'hui de faire presque tout ce qui est nécessaire. Ainsi, je peux me gaver de nourriture hyper saturée en tout ce qui est mauvais pour mon organisme en demeurant en lien étroit avec mon petit monde.

J'étais ainsi avachi sur une chaise inconfortable à taper sur la vitre de mon Smartphone, séparé de l'immense baie vitrée ensoleillée par quelques papiers aux vertus recyclables et

quelques cartons à minima combustibles quand j'ai écarquillé les yeux. Sur le parking, à quelques mètres de moi, M. Christensen arrivait dans sa voiture flambante neuve.

Voilà qui n'était pas dans mes plans. Je déteste côtoyer mes victimes et même si, par réflexe, j'évite la plupart des caméras de surveillance, nul n'est à l'abri d'un malheureux contretemps.

Tant que je déjeune pacifiquement, je ne risque pas grand-chose, mais s'il s'avère que le restaurant dans lequel je suis installé a les préférences d'une victime de piratage, c'est sur moi que ça va retomber.

Un coup d'œil dans les coins me rassura : je n'étais pas filmé. Ma casquette et mes lunettes de soleil protégeaient un peu mon anonymat. De toute façon, à ma connaissance, NSA et FBI n'avaient pas ma bobine dans leurs fichiers une reconnaissance faciale n'était donc pas concevable. Il faudrait simplement que j'évite de croiser le regard de clients capables de m'imprimer dans leur mémoire photographique.

Mais que venait donc faire William ici ? La veille, il n'avait pas quitté son poste de la journée. J'ai alors pensé qu'il y avait peut-être un lien avec ma petite intervention.

Après qu'il se fut ravitaillé, il s'installa sur une table à l'autre bout de la salle. C'était déjà ça ! Il ne manquait plus qu'il puisse m'avoir à l'œil.

Il commença à dévorer ses sandwichs et ouvrit une sacoche pour en sortir un petit ordinateur portable. Ainsi j'avais vu juste. L'animal venait se connecter ici, sans doute pour vérifier les paramètres qu'il avait mis en place pour se garantir un accès à son Terminal Server.

« C'est fou comme certains sont accroc à leur boulot, au point de ne pas pouvoir imaginer une nuit sans connexion ! », me dis-je.

C'est alors que le petit ange qui veille sur moi, mais qui aime bien me châtier par moments me balança une claque. Je vis passer devant moi une employée qui quittait son poste et saluait des collègues en lançant un joyeux « bon week-end ! ».

Je suis définitivement rouillé ! Comment avais-je pu négliger un paramètre pareil, moi qui donne constamment des leçons de rigueur et de stratégie ! Évidemment que William était inquiet de trouver une solution de connexion : il allait passer le week-end sans internet. Impossible alors, en cas de pépin, de se connecter à son système d'information pendant 48 heures.

Il avait donc décidé de tester un accès via un WIFI public, une configuration qu'il pourrait retrouver quasiment à l'identique près de chez lui. Et c'est ainsi qu'il avait décidé de s'octroyer une pause déjeuner des plus studieuses.

Je savais donc comment mon gaillard allait s'y prendre pour se connecter à son serveur dans le week-end.

Mais il me fallait agir vite. Rien ne pouvait m'assurer que William sortirait de chez lui pour aller sur le Net, hormis peut-être l'ennui. Célibataire, sans télé et sans Internet, il pouvait trouver le temps long.

Wellington, qui avant d'être capitale de la Nouvelle Zélande fût général de la perfide Albion, avait passé des années à étudier la stratégie de Napoléon pour pouvoir le battre. Le secret, c'est de parvenir à penser comme son adversaire, afin d'anticiper.

Que pouvait faire William ? L'accès à son terminal serveur nécessitait certes ses informations de connexion, mais aussi sans doute une méthode de sécurisation complémentaire. Si l'on en juge par les préconisations de la NSA dans un document public que vous trouverez aisément sur votre moteur de recherche favori, les options privilégiées sont le VPN et le filtrage IP.

Le VPN, c'est bien et ce n'est pas bien. Sur un plan sécurité, ça peut avoir son charme, les certificats restant encore une valeur assez sûre au niveau de l'authentification. L'ennui, c'est que dans un grand nombre de cas, ça ne fonctionne pas, et notamment dans les réseaux WIFI publics, car le VPN utilise des ports de communication bien lourdingues que les installateurs de WIFI prohibent sans état d'âme. Comprenez, mes amis, que la vie est une épreuve individuelle, et que la logique veut donc que les intérêts des uns ne croisent pas souvent ceux des autres. Ainsi, chez McDonalds, il y avait fort à parier que l'accès via VPN ne passerait pas, il n'était même pas dit que William pourrait atteindre son Terminal Server.

La première chose que je fis fut de tester. J'avais quelques accès VPN disponibles et je connaissais des serveurs TSE prêts à m'accueillir, au moins jusqu'à la porte d'entrée. Car comprenez bien, il y a une grande différence entre un message « impossible de joindre l'hôte » et un message « accès refusé » après que vous ayez donné comme identifiants OuiOui et NonNon.

Dans le premier cas, vous ne pouvez établir la connexion réseau, dans le second, la connexion est établie, mais en l'absence des bons sésames, vous restez dehors.

Je tentais donc l'expérience, et le résultat m'arracha une grimace. Ni l'un, ni l'autre. Ce maudit routeur n'acceptait aucune des deux connexions. Ces rats avaient fermé tous les ports, sauf ceux du web et du mail.

Je vois déjà la mine déconfite de certaines et les haussements d'épaules. « Alors ! Une clé WIFI, ça se casse ! »

Dans l'absolu c'est vrai. Mais, à part si les techniciens ayant installé ce routeur étaient des amateurs et ce n'est pas le cas, la clé serait en WPA2, serait longue et avec une certaine complexité. Ces appareils ne sont pas gérés dans le restaurant, mais téléadministrés par une société spécialisée. Ils sont donc un système de télégestion qui leur permet d'appliquer leur politique de mot de passe avec un minimum de sérieux. Et donc, même avec un BackTrack bien au point, il faudrait des heures, voire des jours, pour casser cette clé étant entendu qu'elle serait absente du dictionnaire.

J'en profite pour faire un petit aparté. Beaucoup d'entre vous m'ont déjà dit être agacés par ces politiques de mots de passe qui exigent des majuscules, des minuscules, des caractères spéciaux et des chiffres. C'est vrai que c'est agaçant, et même, à terme, contre-productif, parce que les utilisateurs étant contraints d'inventer un mot de passe ont toutes les chances de l'oublier, et ça, ce n'est pas sécurisant. À la connexion suivante, ils ne se souviennent plus du mot de passe, utilisent la fonction de récupération, et en choisissent un qu'ils connaissent.

La solution ? Déjà, investir quelques minutes pour utiliser un coffre-fort à mot de passe, qui les conservera dans un fichier fortement chiffré. Il en va des mots de passe comme des anneaux de Tolkien, une multitude réunie par un seul, celui du coffre fort, le seul à ouvrir la caverne d'Ali Baba.

Pour le choix du mot de passe, certains de ces logiciels vous en proposent un, et il est plutôt bon. Comme vous les avez tous à l'abri, il n'est plus nécessaire de les mémoriser, ils peuvent donc être aussi abstraits que possible.

Si vous voulez quand même choisir un mot de passe propre, voici mon conseil. Téléchargez les principales listes de mots de passe utilisés par les programmes de password crack. Le fichier est en général en clair, même s'il est très volumineux. Vérifiez alors à l'aide d'un bon éditeur que votre mot de passe ne s'y trouve pas (par la fonction recherche, pas en les lisant un par un, leur nombre dépasse parfois le milliard).

S'il est absent, utilisez votre mot de passe personnel, mais pensez effectivement à mélanger chiffres, lettres majuscules, minuscules et éventuellement signes. Et faites des mots de passe longs, une quinzaine de caractères, c'est en général pas mal. Parce que l'immense majorité des logiciels de password crack commencent par le dico, puis ensuite, tentent une brute force, c'est-à-dire un forçage en essayant toutes les combinaisons de caractères possibles. Donc, plus vous avez un mot de passe compliqué, plus le logiciel mettra du temps à trouver la clé, et ça vous laisse le temps d'agir. Parfois !

Mais pour ma part, du temps, j'en manquais. Alors que faire ? Eh bien une fois encore, le matériel que je trimbale avec moi m'a été utile.

LeWIFI, c'est simple, un routeur, une connexion internet, et un SSID, un nom d'identifiant du routeur. Or, parmi les petites merveilles que la CIA m'a gentiment offert (cf journal d'un hacker), il y en a une qui ne me quitte jamais. C'est un petit boîtier qui fut développé paraît-il par des Espagnols. Il propose un WIFI bien plus puissant que les normes autorisées et permet de le raccorder au réseau de données d'un téléphone portable. Comble du bonheur, il permet également de choisir le SSID, qui comme vous le savez tous, est le numéro qui identifie votre WIFI.

J'ai donc branché mon appareil sur mon téléphone et gentiment usurpé le SSID du routeur McDonalds. Mon Signal étant plus proche de nous que le routeur autochtone, pendant, un temps, ma boîte magique allait se substituer à l'appareil d'origine du restaurant. Dans le jargon, on appelle ça « l'homme du milieu », on s'intercale entre l'émetteur et le destinataire.

Dès que William accrocha le signal, j'ai reçu toutes les demandes de connexion émanant de son portable. J'ai pu voir qu'il tentait en vain de se connecter au VPN et au Terminal Server, et j'ai pu également tracer les demandes parasites, comme celle de son programme de lecture des PDF qui interrogeait la maison mère pour savoir si, des fois, il n'y aurait pas une mise à jour à faire.

L'urgence était d'orienter William dans son option. Mon WIFI à moi, bien que répondant au même nom que celui de McDonalds, je répète pour être certain que vous suivez, chers lecteurs, était tout ouvert.

Il fallait vite remédier à ça, car si j'autorisais William à accéder à son serveur dont je connaissais maintenant l'adresse et le port de destination, je ne voulais pas de sa fiche connexion chiffrée par VPN. J'ai donc identifié les ports que l'administrateur de Sunny Pictures tentait d'utiliser, et je les ai bloqués.

Petit break pour ceux qui, parmi vous, ne sont pas trop techniques.

Un VPN, c'est un tunnel chiffré. Le client A se connecte au serveur B en échangeant une authentification chiffrée basée sur un certificat confidentiel. Ensuite, une fois la connexion acceptée, toutes les données sont chiffrées entre le client A et le serveur B. Comme je n'avais pas installé le certificat que mon ami William avait sur sa machine, cette option ne me convenait pas ; la seule façon, alors, de se connecter à « Sunny Pictures » aurait été de lui voler son ordinateur.

L'option TSE, elle me parlait bien, car il était possible de l'usurper. À l'aide du client TSE installé sur son ordinateur, William se connecterait au port défini au sein de son service, donnerait son identifiant et son mot de passe, et ça entrerait, pour peu que le port soit accepté.

Encore fallait-il y accéder. William décrocha son téléphone, et je compris immédiatement sa manœuvre. Avec l'aide de son technicien, il allait créer un passage pour lui. Comme je recevais les demandes qu'il faisait, je pouvais décider de ce que j'allais accepter.

La technique de l'homme du milieu est très appréciable, car elle permet beaucoup de souplesse. Avec un équipement comme le mien, je pouvais intercepter n'importe quelle demande et la transformer en n'importe quelle autre.

William allait commencer par scanner le routeur du restaurant pour trouver les portes ouvertes. Heureusement il y en avait peu, et je n'eus pas besoin de longtemps pour caler mon boîtier usurpateur à la configuration du restaurant. Lorsque William eut une idée plus précise de la situation, il communiqua un port à son technicien. Je savais à présent qu'il passerait par là. Sans surprise, il utilisa le port du service Web, celui-là même que vous utilisez pour surfer sur le web.

Comment est-ce possible ? me direz-vous. Eh bien je vous l'ai dit, une transaction, c'est un couple adresse IP-port. Si sur un serveur donné, vous n'avez pas installé de service Web, rien ne vous interdit d'utiliser le port qui lui est généralement dédié à un autre usage. Les

techniciens de McDonalds autorisaient forcément l'accès au Web, le passage était garanti. Ou presque.

Parce que moi, sur mon petit boîtier, je pouvais voir le contenu des données qu'il passait lors de ses demandes de connexion. Je savais différencier une connexion TSE claire, identifiable, d'une connexion VPN, illisible.

Le doigt sur mon bouton, je refusai donc la connexion VPN, et acceptai la TSE, forçant la main à M. Christensen.

Il tenta plusieurs fois chaque méthode, et chaque fois, j'orientais la réponse. Je vis qu'il commençait à perdre patience. Finalement, il resta sur l'option TSE, dans un mode de communication non chiffrée. Chez Sunny Pictures, le technicien en charge du firewall avait donc autorisé, momentanément, une route vers le service Terminal Server en passant par un banal port Web. Ce n'était franchement pas très propre sur un plan sécurité, mais pour deux jours, cela pouvait passer, du moins tant que l'on n'imaginait pas être victime d'un hacker malicieux.

Je vis à la mine satisfaite de M. Christensen que l'accès fourni par mon téléphone, bien que peu véloce, le satisfaisait. Je trouvais étonnant, d'ailleurs, qu'un employé occupant un tel poste ne dispose pas d'un forfait données connectable directement à son ordinateur, auquel cas, ses problèmes auraient été réglés et ma tâche facilitée, rien n'étant plus aisé que de pirater ces Smartphones quand on est à côté. Un petit tour sur les vidéos du Web qui en parlent et vous le saurez, mes amis. Pour que les États comme les USA ou la France puissent espionner vos téléphones en permanence, il fallait bien que les appareils possèdent de sérieuses failles.

Le lien étant fait, il me fallait à présent ancrer le navire. Et pour ça, les vieilles méthodes sont encore les meilleures. Il fallait faire entrer un nacite chez William. Le lecteur pdf continuait à demander si une mise à jour était disponible. Comme je pouvais manipuler tout ce qui passait par mon boîtier, je lui fis répondre que oui, une importante mise à jour de sécurité était requise d'urgence. Mais elle n'était pas, loin s'en faut, de première main. Le logiciel ayant demandé la mise à jour, William commit sa première grosse erreur : il l'accepta.

Quel crétin ! Il venait de baisser dans mon estime. Avec une connexion pareille, que n'a-t-il pas refusé pour attendre d'être à son bureau, avec le débit du Colorado, pour télécharger son nouveau lecteur.

Le téléchargement de mises à jour détournées est un grand classique de l'introduction de nacites. J'en ai à disposition pour la plupart des logiciels communs. Dès lors qu'il est possible d'intercepter la communication, il devient assez simple de compromettre ce type de transaction.

Quelques longues minutes après, un nacite s'installait silencieusement dans l'ordinateur de William. Malicieusement, j'interrompis la communication avec mon boîtier WIFI, ce qui força un Christensen passablement agacé à se reconnecter, et à m'offrir via un nacite servile ses identifiants de connexion.

Tiens ! Mais qui est Middleton8589 ? me dis-je en lisant le mot de passe.

Dès que William fut reparti, je tentais une connexion sur son TSE et là, j'eus le grand bonheur de voir s'afficher le bureau d'un administrateur de chez Sunny Pictures. Atteindre ce Nirvana est la grande jouissance du hacker. Mais les deux ailes qui le tiennent en vol sont prudence et patience. Je me suis déconnecté aussi vite.

Pourquoi ? direz-vous.

Eh bien parce que là, en l'occurrence, le firewall de « Sunny Pictures » venait d'enregistrer mon passage. Comme William était parti depuis moins de cinq minutes et n'était pas encore arrivé à son bureau, je pouvais encore, l'espace de quelques instants, être lui, sauf s'il était maladivement paranoïaque pour aller scruter dans le détail toutes les informations enregistrées par son pare-feu. En tant que tel, mon passage n'était donc pas suspect.

Imaginez maintenant qu'il rentre à son bureau, s'installe devant sa machine, et vérifie le trafic qu'il venait de générer sur son système d'information. Je l'aurais fait à sa place, pourquoi pas lui ?

Imaginez qu'il s'aperçoive qu'un gugusse est encore connecté à son serveur à partir du McDonalds ? Cela aurait allumé une grosse ampoule Warning dans sa tête et sonné le glas de mes espérances. Règle d'or du hacker : ne pas se faire repérer avant d'avoir agi, et pour agir, il est préférable de le faire lorsque la surveillance est moindre.

J'avais ce que je voulais. Les identifiants de connexion étaient bons, l'accès était valide, je pouvais tranquillement aller visiter Universal Studios, faire un beau Selfie, et l'envoyer à ma douce et tendre pour la rassurer sur le fait que mes faits ne soient pas des méfaits.

Je suis donc passé à l'hôtel afin d'y déposer mon matériel puis je me suis rendu au parc d'attractions du cinéma.

Je gardais un œil sur mon Smartphone pour savoir si William se connectait sur le Net à partir de son portable. J'avais programmé le Nacite à cet effet. Mais je n'ai rien vu passer de l'après-midi. J'hésitais à contacter Fitz car je craignais qu'il ne m'invite à dîner juste au moment où William se connecterait. Finalement, j'ai décidé d'appeler mes amis vers 18 heures et comme je m'en doutais, j'étais de repas le soir même.

Je me suis donc rendu dans la banlieue sud de Los Angeles, dans une de ces résidences comme l'Amérique en compte des milliers, faite de petites maisons quasiment identiques posées les unes à côté des autres. En arrivant devant celle de mes seuls copains flics, j'ai mis mon téléphone en vibreur, constatant alors que William n'avait pas allumé son ordinateur.

« Peut-être me fichera-t-il la paix ! » me dis-je.

Laureen et Fitz sont des gens charmants. L'inspecteur, qui avait demandé sa mutation juste après notre chassé-croisé du Québec, avait perdu un peu de poids et au contact de sa charmante compagne, était devenu moins ronchon. Toujours suspicieux, il m'a assez longuement questionné sur mes nouvelles activités, cherchant parfois à me piéger, jusqu'à ce que Laureen intervienne et le raisonne.

Après tout, je n'étais pas venu pour cela, et selon elle, si brigand j'étais resté, je ne me serai pas précipité chez le policier le plus suspicieux de la planète.

Fitz tenta d'objecter le fait qu'il s'agissait là d'un alibi en béton et à minima, d'une belle diversion, mais Laureen lui cloua le bec d'un tendre baiser qui semblait s'intituler « Ferme-la ! ».

Décidément, la jeune femme avait trouvé le mode d'emploi de ce gentil nounours. Le reste de la soirée se passa sous des cieux plus paisibles. Ils me parlèrent de leur nouvelle vie à Los Angeles, Fitz étant muté dans un service fédéral chargé de questions financières, il était moins exposé. Le terrain lui manquait peu car sa vie personnelle le comblait. Ils attendaient un enfant pour le printemps, et après la naissance, Laureen quitterait la police.

Une fois le repas terminé, Fitz m'entraîna dans son bureau pour un aparté. Je m'inquiétais de sa teneur, échaudé par les entretiens de l'apéritif. Mais son souci était bien plus basique.

« J'ai des problèmes avec mon ordinateur ! me dit-il. Je l'utilise toujours pour la même chose, mais il devient de plus en plus lent. J'ai peur d'avoir un virus ou un truc comme ça. Du coup, comme j'ai des informations assez sensibles là-dessus, je ne l'allume plus. Tu peux jeter un coup l'œil ? Je n'ai confiance qu'en toi.

– Là, tu m'épates, répondis-je. Tu demandes à un hacker réputé de regarder ce qui cloche sur ton ordinateur bourré d'informations sensibles, et tu lui avoues n'avoir confiance qu'en lui ? Que dirait Benson s'il t'entendait ?

– Malheureux ! Il me ferait enfermer à Guantanamo.

– C'est peut-être ses gars qui t'ont infiltré pour savoir où je me cache ! Dis-moi que cette information ne se trouve pas sur ton ordinateur, Fitz.

– Je ne crois pas ! répondit-il gêné. Mais je ne crois pas non plus que la bande à Benson y soit pour quelque chose. Il a classé l'affaire, tu sais.

– Je n'en suis pas si sûr. Tu sais, j'ai fait du tort à des gens très influents qui ont la rancune tenace.

Je pris possession de la machine et l'examinai avec soin. Avec Fitz sur le dos, j'eus des scrupules à rechercher une trace de mon nom sur tout son ordinateur. Je dus y renoncer, mais l'inquiétude me tenaillait. Finalement, je terminai mon inspection.

- Ton ordinateur souffre du même mal que Benson, l’obésité. C’est Windows qui veut ça. Il grossit avec l’âge quoi que tu fasses.
- Obsolescence programmée ?
- En quelque sorte, dis-je. Disons que Windows est conçu comme s’auto-engorgeant de façon naturelle pour que les gens achètent de nouveaux ordinateurs parce qu’ils ne sont, pour la plupart, pas capables de maintenir le leur en état. Les nouveaux ordinateurs étant livrés avec de nouvelles licences de Windows, tout le marché se frotte les mains. C’est plus du renouvellement programmé que de l’obsolescence.
- Je ne vois pas la différence ! dit Fitz.
- Si ta machine à laver, ton grille-pain ou ton Smartphone dysfonctionne au bout de quelques années, c’est de l’obsolescence programmée. L’idée est que tu en changes, mais avec un effet hasard, le fabricant n’étant pas du tout certain que c’est chez lui que tu achèteras ton nouvel appareil. Dans le cas de Microsoft, c’est différent. Peu importe la machine que tu vas acheter, elle a toutes les chances d’être vendue avec une licence de Windows.
- Sournois ! fit-il en précédant sa remarque d’un sifflement aigu.
- Bienvenue sur la terre de 2015, mon ami, répondis-je en haussant les épaules. »

Le lendemain, je pris le temps de profiter de mon hôtel. Aller en Californie en janvier quand on vit au Québec, c’est faire un pied de nez (pour utiliser une formule ancienne) ou un doigt (une formule moderne) à l’hiver. Comme j’avais oublié mon maillot de bain, j’ai dû faire un tour à la boutique après mon petit déjeuner. Si j’avais un psy, je lui demanderais pourquoi j’ai toujours cette sale habitude d’oublier toutes sortes d’affaires, sauf ce qui concerne mon matériel électronique. Bref, j’ai pu profiter des températures agréables, des adorables bikinis qui se trémoussaient devant la piscine, et bien sûr de longues baignades.

J’ai réussi à rompre le cordon ombilical avec le Net jusqu’aux environs de 11 heures. Là, j’ai commencé à m’inquiéter un peu.

Que diable faisait cet animal de William ? Comment peut-on avoir aussi peu de conscience professionnelle ? Déjà, le soir précédent, il était rentré chez lui sans aller faire un tour sur les serveurs, et voilà que le matin suivant, il n’y avait pas non plus pointé le bout de son nez. Certes je sais, en cas d’alerte, il aurait reçu un SMS. Il ne devait donc pas s’inquiéter. Mais ce que je ne comprends pas, dans ce cerveau-là, c’est comment peut-on avoir de telles responsabilités et ne pas se connecter sur son environnement de travail alors qu’il n’avait absolument rien à faire chez lui ! C’est quoi son secret ? Il fait des puzzles ?

Je décidais d’aller faire un tour chez lui pour voir si sa belle auto s’y trouvait toujours.

Elle y était.

Il était bientôt midi et je commençais à me demander si l'animal allait bouger.

Alors là, mes amis, je commence à vous entendre bougonner. Pourquoi a-t-il besoin que M. Christensen se connecte puisqu'il a déjà tout pour le faire ?

Et je vous réponds du tac au tac à une question que j'ai moi-même formulée, manipulateur que je suis : parce que je veux être sûr de ne pas me faire griller.

Imaginez que je m'installe près d'un bon hotspot wifi et que j'ouvre une session sur le TSE de William. Je commence à y télécharger ce que je veux. Rassurez-vous, je ne suis pas idiot, je ne vais pas télécharger à partir de ma connexion, mais à partir d'une autre machine que je contrôle et qui elle, dispose d'une connexion de folie.

Néanmoins, peu importe par qui elle est ouverte, la session reste active. Si à cet instant, William le vrai se décide à visiter son petit univers quotidien, je suis mort. Il se fera jeter car son compte est déjà ouvert, il vérifiera sans doute pour en avoir le cœur net, et boum, je suis macaroni.

Comme je ne veux pas être interrompu, je dois en premier lieu découvrir d'où William va se connecter, puis prendre sa place dès son départ et là, commencer mon œuvre, en étant quasiment certain qu'il ne viendrait plus interrompre mon travail. La veille, j'étais rentré tard, et il n'était pas question de lancer quoi que ce soit d'un tantinet subversif dans un hôtel, ces endroits étant parmi les plus écoutés de la planète. Je devais donc me résoudre à attendre.

En quelque sorte, la première connexion de William m'indiquerait le top départ de mon intervention.

Je décidais de refaire un tour de scanner Wifi pour vérifier que M. Christensen n'avait pas trouvé un point d'accès à proximité, mais il n'y avait rien de nouveau. Quelque chose clochait dans la formule.

Et soudain, tout s'est éclairé. La porte de la maison de William s'est ouverte, et j'ai vu sortir une ravissante créature brune que je reconnus immédiatement, car je lui avais offert des fleurs la veille.

Ainsi, tout le puzzle se reconstituait. Mon cadeau avait permis de briser la glace, et entre hier soir et ce midi, les deux administrateurs informatiques en chef de « Sunny Pictures » avaient eu fort à faire, trop pour se préoccuper de ce problème d'Internet. S'il l'avait invitée le soir même au restaurant, il n'avait sûrement pas choisi un Fast-Food équipé en WIFI et trimbalé son portable sous le bras. Même le Geek le plus fêlé me l'accordera, ce n'est pas glamour.

Durant le reste de la soirée, William avait manifestement trouvé des occupations fort prenantes, suffisamment pour que la télé ne lui manque pas trop.

William sortit derrière Jane et ils s'engouffrèrent dans sa voiture. Il portait, à ma grande satisfaction, son portable en bandoulière.

Je n'eus pas à les suivre bien longtemps. Nous débarquâmes dans une zone commerciale, assez peuplée, ce qui est normal pour un samedi. Là, ils sortirent tous deux du véhicule et entrèrent dans un grand restaurant McDonalds.

Je retrouvais là l'esprit du technicien consciencieux. Le glamour, c'était pour la veille, là, on retournait au turbin, avec mademoiselle Chang en prime.

Que faire ? Rester dans la voiture ? Peu recommandable, c'est un comportement douteux et d'ici à ce que le flic de Beverly Hills face du zèle avec moi, il n'y avait qu'un pas. Fort heureusement, comme c'est souvent le cas, il y avait là un autre restaurant, juste posé à côté de celui qui nourrissait mes deux tourtereaux. Il portait un nom que je ne citerai pas parce que je n'ai pas reçu mon chèque de sponsoring de 1 million de dollars, mais qui évoquait assez précisément la jeune fille en robe bleue qui accompagna Peter Pan aux pays des enfants perdus.

Là aussi, il y avait WIFI, et les sandwiches de « emplacement à louer » sont bien meilleurs. Du coin de l'œil, j'attendis le signal de mon nacite, et il ne se fit pas vraiment attendre.

Il était programmé pour me communiquer un minimum d'informations, pour le moment, je n'avais pas besoin de grand-chose.

Détendu, je pris mon repas. Mon estomac marqua quelques désobligeantes marques d'antipathie. Depuis mon arrivée en Californie, je mangeais moins sainement et mon corps tenait à me rappeler les bienfaits de la cuisine de Martine sur mon organisme si souvent maltraité par le passé. Pour compenser un peu, je mangeai doucement, et remplaçai le soda par de l'eau plate des montagnes Rocheuses.

Un peu moins d'une heure plus tard, le nacite m'apprit que la connexion avait cessé. Effectivement, les deux amoureux prirent leur voiture quelques instants après, et je me mis immédiatement au boulot.

J'allumais l'ordinateur, et je me connectais. Et là, catastrophe : ma connexion fut refusée.

Un coup de marteau sur la tête m'aurait moins sonné. Je pensais que cette petite histoire allait être facile, et je nageais. En deux jours, je n'avais pas encore réussi à pénétrer le serveur de Sunny Pictures, tout au plus avais-je dépensé une cinquantaine de dollars pour favoriser une love story chez ceux que je souhaitais pirater.

Je réfléchis à la situation. La veille, du restaurant de Culver City, j'étais entré sans problème dans le sillage de William. Et aujourd'hui, d'un autre restaurant, je n'entrais plus. Pourquoi ?

Je testai la connectivité de l'endroit où je me trouvais, elle était même moins restrictive, et autorisait en tout cas l'utilisation du port que William avait utilisé la veille. Je constatais même que le Wifi était configuré en WEP, ce qui indiquait avec certitude qu'il était géré par une patate déguisée en administrateur réseau sans que nul ne s'en aperçoive.

Mais bon, casser le WiFi de l'excellent restaurant « emplacement publicitaire toujours disponible, 50% de remise, j'ai presque fini de manger » ne m'intéressait pas.

Qu'avait donc fait William ? L'accès était bloqué au niveau de la connexion, ce qui signifiait que je n'arrivais même pas jusqu'au serveur TSE convoité. J'étais jeté du Pare-feu. Or, j'étais persuadé depuis la veille que M. Christensen avait ouvert les portes pour pouvoir lui-même y passer.

William avait donc remis le verrou, mais dans ce cas, il avait dû s'ouvrir une porte pour lui-même. Il y avait donc trois solutions.

La première était de créer une règle McDonalds donnant accès à ce site, une protection faible, mais à priori valable pour une durée si courte.

La seconde était d'aller plus en profondeur et de créer une exception au niveau du firewall pour autoriser sa machine seulement à franchir la forteresse, en se basant sur l'adresse MAC, l'adresse unique de sa carte.

Enfin, il restait une hypothèse assez déplaisante, celle de l'utilisation d'un VPN. La veille, j'avais dissuadé le service informatique de « Sunny Pictures » d'ouvrir un passage au tunnel crypté. Or, les deux serveurs ne pouvaient pas répondre au même port. La restauration du VPN aurait signifié qu'ils avaient, sans que je le sache, changé de nouveau la configuration et que c'est certainement pendant que je déjeunais à côté qu'ils avaient commis cet abject attentat anti hacking.

J'espérais fortement que William n'avait pas opté pour la troisième solution, car elle ruinait mes espoirs, et pour la seconde, car il me faudrait alors reprogrammer le nacite pour qu'il me transmette la précieuse identité de sa carte réseau.

Pour en avoir le cœur net, il suffisait d'aller prendre le dessert dans le restaurant voisin.

Je quittai donc ce palais des saveurs au doux patronyme féminin pour pénétrer dans l'enseigne au grand M jaune. J'y commandai une glace à la vanille synthétique nappée de chocolat médiocre et une autre bouteille d'eau. Puis je m'installai à table, ouvris mon ordinateur, et tentai une connexion. Et là, toujours rien.

Une étrange sensation me parcourut le dos. J'avais l'impression d'être mis en échec sur un objectif basique, un peu comme si Federer se faisait éliminer au premier tour de Wimbledon par un papou issu des qualifications. À l'échec s'ajoutait l'humiliation, et je fus tout prêt de tout annuler, je devais prendre l'avion le lendemain.

Programmer le nacite exigeait d'attendre la prochaine connexion de William pour obtenir les informations dont j'avais besoin, sans garantie de succès. Par ailleurs, j'ignorais tout du moment où aurait lieu cette connexion, peut-être même que trop occupé à jouer les jolis cœurs, il allait s'accorder son dimanche.

C'est alors qu'une idée me traversa l'esprit.

Et là je m'adresse aux développeurs. Un bon programme est un programme qui parle. Je veux dire par là un programme qui stocke les informations capitales qu'il reçoit dans un fichier d'historique, couramment appelé log. Et mes gestionnaires de nacies sont de bons programmes, ce qui fait qu'à l'initialisation d'un de mes minions, de nombreuses informations sont stockées sur la machine qui avait la gentillesse de lui donner asile.

La veille, lorsque le nacie avait élu domicile sur le portable de William, il avait donc, en toute logique, transmis ces informations au gestionnaire. L'adresse IP avait changé, s'était normal, mais l'adresse MAC de la carte réseau, elle était la même, elle identifiait la machine, et à moins que William ait utilisé un autre portable, je devais pouvoir retrouver cette information.

J'ai alors interrogé mon gestionnaire et retrouvé la trace de l'installation du nacie. J'avais alors l'adresse MAC et comme j'étais dans le restaurant où William s'était connecté quelques instants avant, j'avais également l'IP. Il me suffisait donc de « spoofer », c'est-à-dire d'usurper, l'adresse MAC de ma propre carte réseau pour être reconnu par le firewall.

Je ne pensais pas que William ait rétabli le VPN, la configuration était complexe, et le double verrou IP-carte réseau était largement suffisant. Je tentai donc une nouvelle connexion et là, je vis apparaître mon eldorado, la fenêtre de connexion proposant d'entrer identifiant et mot de passe.

Les choses s'éclaircissaient. William n'avait pas détourné le VPN. Il avait simplement ajouté une route donnant accès au restaurant dans lequel je me trouvais, exclusivement, en se basant sur son adresse IP, et en espérant qu'elle ne changerait pas avant la fin du week-end. Il avait également restreint l'accès à sa seule machine, identifiée par l'adresse MAC de sa carte réseau.

C'était une solution assez simple à mettre en œuvre. Cela évitait de laisser l'accès sans sécurité ou de créer un boulevard à intrusions, et dans un cas normal, cela aurait suffi à protéger le système durant 2 jours.

Mais je n'étais pas un cas normal. Usurper une identité était l'enfance de l'art lorsque l'on maîtrise, comme moi, le plus bas niveau de la couche de communication de la machine. Je pus accéder cette fois-ci en toute quiétude au serveur de Sunny Pictures, et en tant que nouvel administrateur du système, j'ouvris une route pour mon précieux auxiliaire, la machine fantôme à débit rapide que j'allais utiliser pour siphonner le serveur.

Une fois tous les accès donnés et les connexions adéquats, je commençai à me promener.

Une dernière inquiétude existait : que les données soient cryptées. Il existe d'excellents systèmes pour chiffrer les data d'un serveur. On perd un peu en performance, mais en cas d'intrusion, les données brutes récupérées sont inexploitable. Peut-être que certaines données sensibles étaient ainsi protégées.

Mais il n'en était rien. Tout était là, à portée de main. Des films, des documents, des mails, tous les mails. Par égard pour William qui m'avait finalement donné un peu de fil à retordre, je décidais initialement de ne prendre que les films. C'est volumineux, et je ne m'intéressais guère au reste.

Lorsque je découvris dans un dossier la version numérique de « hackers force ! », je me dis que j'avais atteint mon but. Alors que je lançais son téléchargement, j'ouvris un document texte placé au même endroit.

C'était un document expliquant la genèse du projet ainsi que les appréciations des auteurs ayant accompagné l'écriture du scénario. Sans surprise, ils étaient experts en sécurité et pour nombre d'entre eux, émargeaient à Cyber Crime. Leurs propos et leur sentiment sur les hackers me donnèrent la nausée, tout autant que leur suffisance.

Je sentis une colère sourde monter en moi, et qui ne fut interrompue que par l'alerte que me donnait mon nacite.

J'eus une grande peur. Ma première pensée fut que William s'était reconnecté, ce qui après réflexion, était peu probable puisqu'il n'était pas là et que seule cette adresse IP était valide.

En observant le fichier de détail des alertes du nacite, je découvris la véritable raison de l'alarme, une inquiétude d'une tout autre nature.

Le nacite, en explorant la structure de fichiers du serveur, avait découvert la chaîne « Ylian Estevez » dans un nom de fichier. Je me mis immédiatement en quête de ce document, et grande fut ma surprise de voir qu'il s'agissait, sous forme numérique, de tout mon dossier au FBI.

Mon sang ne fit qu'un tour. Comment ces gens-là avaient-ils pu se procurer ces informations confidentielles ? Avaient-elles été piratées ? Vendues ? Je découvris alors au même endroit, des centaines d'autres fichiers au nom de personnes qui furent toutes impliquées dans des affaires de piratage. Il y avait là des noms, des adresses, des renseignements confidentiels sur certains hackers qui s'étaient fait identifier. Tout y était, jusqu'à leur groupe sanguin ou leur orientation sexuelle.

Ce dossier intitulé « éléments scénario HF » fit grimper ma rage de plusieurs crans. Je décidai alors d'ouvrir plus grand encore les vannes. J'activai le service FTP du serveur, désactivai toutes les alertes du Firewall avant de le réduire totalement au silence. Puis j'ai lancé mon armée de nacites, une légion d'un millier d'abeilles ouvrières, à l'assaut du système d'information. J'étais administrateur, je pouvais tout. Le serveur Exchange de messagerie fut vidé, les sauvegardes utilisateurs, les dossiers partagés, tout ce qui pouvait avoir le moindre intérêt fut largement aspiré. Je n'aurais pas voulu être parmi ceux qui auraient eu besoin de travailler sur le serveur à cet instant, car il aurait été totalement saturé.

Ce fût un massacre. J'ai ouvert les partages sur tous les disques de tous les serveurs, donné les droits à tout le monde, effectué un pillage en règle. J'avais l'impression d'être un Viking en

plein raid, Gengis Khan sur les plaines d'Ukraine, Napoléon à Austerlitz. Comme j'avais désactivé le firewall, les alertes ne partiraient pas. Sur les serveurs, j'avais vérifié qu'aucun mécanisme de surveillance n'était actif. Mais tout était propre chez Sunny Pictures, bien rangé, chaque chose à sa place. Les serveurs étaient dédiés à leur tâche, et le faisaient bien. Une fois à l'intérieur avec des droits d'administration, il était enfantin de se repérer. Du si beau travail, c'était du pain béni.

Sacré William. Il méritait mes applaudissements.

Une heure après avoir lancé cette attaque furieuse, ma glace était totalement fondue, ce n'était plus qu'un lait coloré peu appétissant. Les serveurs fantômes allaient continuer leur mise à sac, je pouvais rentrer. Mais il me fallait trouver un autre endroit pour me connecter, car l'opération était loin d'être terminée. Certes, j'avais donné quatre heures au nacite maître pour continuer son saccage. Arrivé à cette limite, il ordonnerait aux zombies de cesser leur récolte et quitterait la place. Mais je préférais largement contrôler la situation, d'une part pour pouvoir réagir si d'aventure William se connectait, d'autre part pour laisser la place nette après mon départ.

Et je connaissais l'endroit rêvé.

Affublé de mon déguisement, je me rendis sur le campus de la prestigieuse UCLA, plus précisément à la bibliothèque de science et d'ingénierie. L'université disposait d'une connectivité exemplaire, et de plusieurs réseaux de WIFI, l'un assez restrictif mais public, l'autre plus privé mais très ouvert. Ici, j'étais certain de ma tranquillité, il n'y avait pas un gars de Benson derrière chaque poste, et l'usage de VPN ouverts était largement encouragé, ce qui m'arrangeait, car c'était ainsi que je parlais à mes serveurs et à mes nacites. La bibliothèque, fermée pour les fêtes, venait de rouvrir et même le week-end, elle était très fréquentée, ce qui m'obligea à porter le déguisement de livreur de fleurs. J'étais ridicule, mais ici, en Californie, personne ne fait attention à votre allure, toutes les excentricités sont autorisées à l'université, spécialement le weekend.

J'avais récupéré des identifiants de connexion au réseau WIFI, ils n'étaient pas bien difficiles à trouver. Ainsi, mon jeu de domino préféré était facile à mettre en oeuvre, ce jeu de piste VPN à multiples rebonds gourmand en bande passante, mais très efficace pour ne pas être identifié.

Je laissais gentiment s'écouler les quatre heures. Considérant que la moisson était suffisante, j'ai donné l'ordre de repli, non sans avoir nettoyé les traces de mon passage, sauf une.

Comme j'étais en colère, j'avais décidé que certaines de ces données seraient rendues publiques. Il était tant que le monde se rende compte que cette logique qui consiste à récolter des données en masse à l'insu de leurs propriétaires était inacceptable. J'avais hâte de savoir comment réagiraient les stars lorsqu'elles verraient les secrets de leurs échanges avec l'influente maison de production publiés sur le Net. Bien sûr, on s'en prendra aux hackers,

mais peut être qu'au bout du compte, certains réfléchiront plus loin que le bout de leur nez et prendront conscience du monde dans lequel nous vivons.

Nos parents, nos grands-parents, nos aïeux ont vu leur sang nourrir la terre pour défendre notre idéal de liberté. La liberté individuelle est une part intégrante, non négociable de cette liberté. Rien, aucun motif, aucune loi, aucune règle ne doivent pouvoir restreindre cette liberté. Le droit à la vie privée est un droit de l'homme essentiel, et il est violé en permanence par des États et des marchands sans scrupules.

Certes ce débat est vieux et les arguments sont entendus des deux côtés. Mais ceux qui défendent ce viol permanent de la vie privée au nom du « si je n'ai rien à cacher, je n'ai rien à craindre » doivent comprendre à quel point ils sont naïfs. Croyez-vous que les artistes ou les employés dont je vais publier les emails faisaient partie de la catégorie de ceux qui ont quelque chose à cacher ?

Non, absolument pas. Pourtant, ils vont souffrir de cet étalage. Alors, le FBI dira que c'est de la faute aux hackers. Je répondrai que non, c'est parce que l'on enferme des informations irradiantes dans des coffres-forts pas étanches. Personne ne peut garantir que les informations stockées sur une machine n'en sortiront pas un jour. Si mon dossier et celui des autres hackers se sont retrouvés sur ces serveurs, c'est que quelqu'un, au FBI ou ailleurs, les a mis sur une clé USB et les a vendus. Qui peut jurer que cela ne peut pas arriver chez lui ? Qui peut assurer qu'il n'héberge que des modèles de vertu ? Qui peut avoir la certitude de ne pas être, un jour, à la merci d'un hacker ? Des pays comme les USA ou la France ont légiféré sur le droit à l'espionnage. Il est devenu légal de surveiller tout un chacun à son insu, sans véritable contrôle et sans sécurité concernant cette information. Je dis qu'il s'agit là de comportements irresponsables de technocrates prêts à tout pour accentuer leur contrôle sur une opinion publique qui se défie d'eux de plus en plus. Ces dérives ressemblent à s'y méprendre à celles qui ont été mise en place par tous les régimes totalitaires du monde. Faites l'exercice, listez les symptômes d'une dictature sur une feuille de papier, et objectivement, regardez si nous n'en sommes pas proches : Pouvoir politique confisqué par une caste dirigeante, État policier dont l'effort de renseignement se tourne majoritairement vers sa propre population, pensée unique formatée par la presse, mise à l'index de toute divergence.

L'occident d'après-guerre était une démocratie. Il était possible de s'y faire entendre, la liberté d'expression était aussi sacrée que celle de la vie privée, la presse bouillonnait d'inspiration et d'idéal. Croyez-vous réellement, en regardant les choses en face, que nous avons progressé sur tous ces points ?

Il est temps que cesse cette mascarade, ces petits jeux sournois entre tribuns romains et marchands du temple. Il est temps que le monde ouvre les yeux sur les mensonges qui lui sont servis au souper. Les terroristes n'utilisent pas les nouvelles technologiques pour communiquer entre eux, ils sont bien trop malins pour cela. Ils savent, comme nous, se cacher, et utiliser le réseau uniquement par besoin de propagande.

Le grand filet étendu soi-disant pour lutter contre le terrorisme est inefficace contre lui, et peut même se révéler dangereux pour chacun d'entre vous.

Vous ne me croyez pas ? Si demain je vous envoie un message de phishing, bien fait, bien écrit, avec des logos bien propres, et venant d'un site hors de tout soupçon, un grand marchand de livres chez qui un internaute sur quatre a déjà un compte, vous ne l'ouvrez pas ? Possible que si, surtout si la promo proposée est bonne. Et si là je vous envoie sur un site d'Al Quaïda. Vous ferez demi-tour ? Trop tard. Les grandes oreilles vous auront déjà repéré et classé comme sympathisant de la cause.

Pas vous ? Vous n'avez jamais reçu un spam ?

Vous vérifiez les adresses ? Combien le font ? Et combien utilisent ces charmants liens courts si pratiques pour Twitter, mais qui peuvent virtuellement vous emmener n'importe où ?

Vous n'êtes pas en sécurité. L'espionnage du Net n'est pas fait par les grands pour vous protéger, mais pour se protéger de vous. Vous êtes la seule puissance capable de renverser un système qui n'a peur que d'un chaos mauvais pour les affaires.

Alors même si certains subiront quelques dommages après la publication de ces données, l'occasion est trop belle de mettre en lumière les abus et les faiblesses de ce système.

J'ai effacé toutes les traces, sauf une, un extrait d'un appel au djihad que j'avais pioché sur le Net.

D'une part, cela attirerait les soupçons loin de moi, d'autre part, cela montrerait que leurs soi-disant plans anti terrorisme n'est qu'une vaste fumisterie.

À l'aéroport, sur les écrans de télé, dans les cafés, tous les journaux ne parlaient que du piratage de « Sunny Pictures », on s'attendait même à ce que le président fasse une intervention sur le sujet.

On accusait les terroristes d'avoir lancé une nouvelle attaque contre l'Amérique, on parlait d'acte de guerre, de soutien de puissance comme la Syrie, bref, tout et n'importe quoi était déversé en pâture à des journalistes friands d'audimat, et sans qu'une miette de compétence ou de vérité ne vienne étayer le propos.

Je repensais à Las Vegas en souriant du contraste de cette terre américaine, où tout pouvait être si différent d'un endroit à un autre. Si ce qui se passe à Las Vegas reste à Las Vegas, comme l'indique le diction, le revers de la médaille, c'est que Las Vegas se moque de ce qui ne se passe pas à Las Vegas. Là-bas, les mélodies gloussantes des machines à sou rythment la vie de tous, et c'était probablement l'endroit au monde où mes exploits intéressaient le moins. J'aurais dû repartir de l'aéroport McCarann, cela m'aurait évité ce tumulte.

J'avais été content de venir, ces vacances m'avaient fait un bien fou. Le début de séjour avait cajolé mes centres du plaisir, adouci mes humeurs au doux spectacle de la fête sportive et des univers oniriques que nous inventent les magiciens de ce Nouveau Monde numérique.

La fin de séjour fut plus tumultueuse, et sur une sensation de dégoût que je quittais le territoire américain, l'ombre de la trahison étant venue ternir mon âme d'enfant bercé par les merveilles d'Hollywood. Du coup, j'étais ravi de rentrer, j'espérais juste que Fitz n'établirait pas un lien entre moi et le casse si médiatisé dont je commençais à peine à répandre le contenu. J'avais envie de retrouver Martine et la rigueur de l'hiver, la neige immaculée, blanche, virginale, propre.

Une fois envolé, le doux ron-ron de l'appareil me berça, mais je ne voulais pas dormir. Certes, l'escale à Chicago était encore lointaine, mais les vols intérieurs sont inconfortables, et y dormir réveille souvent salement des muscles oubliés.

J'ai allumé mon portable et regardé le film « Hacker Force ! ».

C'était un très mauvais film !

FIN

Remerciements

Merci à tous mes fans qui demeurent fidèles au long des années, et tout spécialement à Tom pour son aide dans la relecture.

Merci à ceux qui ont pensé à aller sur Google Play, sur Amazon, sur Kobo ou sur iTunes laisser un commentaire sur les livres ; c'est important, les commentaires, c'est ce qui incite d'autres lecteurs à choisir un livre plutôt qu'un autre.

Merci à tous ceux qui, à l'image des armées de Nacites, vont écrire, mailer, twitter, facebooker aux médias, éditeurs, forumers, geekers, et tou ce qui leur passera par la tête, qu'Ylian existe et que peut-être, ils ne le connaissent pas.

Merci à Milady qui, sans le vouloir, à fait naître l'idée d'Ylian Estevez il y a maintenant 13 années.

Enfin, merci à Nicolas Sarkozy, Manuel Valls, François Hollande, la DGSI, la NSA, le FBI, la CIA, pour me donner sans cesse de la matière pour hurler leurs méfaits au sein de mes histoires.

Merci à M. Manning, Snowden et autres lanceurs d'alerte pour leur courage si mal récompensé. Ils ont déjà leur place au panthéon de la liberté.

Enfin, une pensée toujours émue à la mémoire d'Aaron Swartz. Repose en paix, l'ami.

Maxime Frantini